

Le lendemain, après une nouvelle visite, nous l'embrassâmes sur les cheveux tout en lui donnant rendez-vous au Théâtre-Français.

— Oui, dit-elle, nous nous retrouverons au Théâtre-Français.

Nous nous retrouvâmes à Paris, mais c'était au théâtre du Père-Lachaise.

Nous étions là tous les cinq dans la maison de la place Royale où le cercueil de Rachel avait été apporté de Cannes.

Jè ne veux pas rappeler qu'au Père-Lachaise, le grand-rabbin, tout heureux de voir près de lui le baron de Rothschild, lui dit entre deux psaumes : « J'ai bien fait de vendre mon Crédit mobilier, il n'était que temps ! Cent francs de baisse ! »

VI

CEUX QUI NE DOUTENT DE RIEN

I

Parmi ceux que la fortune a touchés de son aile d'or, Jules Mirès fut le roi des impertinents ; il mourut insolvable, puisque j'aurai le droit de lui demander cent mille francs dans l'autre monde. Et beaucoup d'autres que moi ont été roulés par cet impeccable banquier qui, un instant, se croyait tout permis. Selon lui, la pièce de cent sous ou le chèque d'un million était maître du monde. « Moi, disait-il, je n'étais qu'une bête : j'ai acheté de

l'esprit à ceux qui en ont. J'étais sans famille et sans amis : j'ai acheté tout cela. Pour ce qui est des consciences, j'en ai eu raison à bon marché. »

Fiorentino lui disait vers 1854 : « Ce qui vous manque encore, c'est d'être invité aux Tuileries et chez la comtesse de Castellane qui reçoit autant de beau monde que l'impératrice. »

— Oh ! je ne suis pas en peine, répondit Mirès ; je parie cent louis que je vais dîner, dimanche, chez la comtesse de Castellane, et qu'on me verra lundi au dîner des Tuileries, pas trop loin de l'empereur, entre un ambassadeur et un ministre.

Fiorentino, riant de son pari, me disait : « C'est toujours cent louis de gagnés. »

Mirès, de son côté, se frottait les mains en disant : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. »

Qui le croirait ? Il demanda une audience à l'empereur, qui l'accueillit de haut, mais poliment.

— Eh bien, monsieur Mirès, vous étonnez la Bourse, mais je vois avec regret que vous ne donnez pas l'appui de votre nom et de votre fortune à quelques grandes entreprises : un percement de boulevard, par exemple.

— Sire, c'est pour cela que j'ai demandé une audience à Votre Majesté. On en parle déjà dans le monde financier, je ferai des merveilles ; j'ai tous les journaux de Paris à ma dévotion, mais il me faudrait encore un appui officiel.

— Eh bien, je parlerai de vous au ministre des Travaux publics.

— Oh ! ce n'est pas la peine ; il y a un moyen bien plus simple de me donner un crédit universel.

Un silence.

— Eh bien ! parlez, monsieur Mirès.

— C'est tout simple ; je demande à Votre Majesté une invitation à dîner aux Tuileries.

— Comment donc, dit Napoléon III, raillant quelque peu, un homme comme vous est de

droit invité à un dîner d'apparat aux Tuileries. Aujourd'hui, si vous voulez, car nous aurons tout justement une belle compagnie.

Mirès, rayonnant, s'inclina jusqu'à terre et promit de ne pas se faire attendre.

On se sépara; il était dix heures du matin. De dix heures du matin à six heures du soir, Mirès, se sentant grandi de cent coudées, disait à tout le monde : « Nous causerons de ceci ou de cela une autre fois, car aujourd'hui, je n'ai pas un instant : je dîne aux Tuileries. »

A la Bourse, un coulissier, qui lui en voulait, ne manqua pas l'occasion de lui dire : « Dînez-vous avec les Cent-Gardes, ou avec les gens de la maison ? »

Mirès administra un soufflet au mauvais plaisant, ce qui accentua son dîner.

Ceci n'est pas un conte. Mirès dîna aux Tuileries dans la plus belle compagnie officielle. Un aide de camp, à qui il avait prêté quelques billets de mille francs, le présenta à un mi-

nistre et à deux princes étrangers; il s'en revint ravi, et ne manqua pas de dire que l'empereur avait causé avec lui, quoique l'empereur ne lui eût pas adressé la parole.

Le lendemain, il dit à Fiorentino, après lui avoir raconté son triomphe aux Tuileries : — Préparez vos cent louis.

— Non, car s'il n'est pas difficile d'être reçu aux Tuileries, je vous réponds qu'il est plus difficile d'être reçu chez la comtesse de Castellane, quoique le comte soit Marseillais et que vous soyez son compatriote.

— Allons donc ! je vous dis que je serai reçu partout.

II

Dans le faubourg Saint-Honoré on lisait, au-dessus d'une porte cochère, entre deux grilles, en grandes lettres dorées : « Hôtel de

Castellane. » Cela suffisait-il pour que quelqu'un pût se tromper sur la signification de ce mot qui a un double sens ? Je l'ignore ; toujours est-il qu'un soir, vers six heures, un homme à la figure ouverte et quelque peu effrontée, au ton impératif, avec un accent méridional des plus prononcés, entra chez le concierge de l'hôtel Castellane et demanda s'il y avait une chambre disponible pour un voyageur.

Comment le suisse ne] le mit-il pas tout de suite à la porte, voilà ce que je ne sais pas.

Le comte trouva la chose plaisante, et, comme il aimait à rire :

— Si cet individu, dit-il, est de Marseille, ainsi que tout semble le faire présumer, qu'il vienne, je vais lui parler, et je crois que nous allons nous amuser. Votre rôle est de prendre au sérieux ce voyageur. Faites-le entrer.

— Monsieur, demanda le pompeux voyageur lorsqu'il fut en présence du maître de la

maison, vous est-il possible de loger aujourd'hui ? et, tout d'abord, dîne-t-on à table d'hôte chez vous ?

— Oui, monsieur.

— Votre heure ?

— Six heures et demie.

— Ah ! bagasse, j'aurai de la peine à attendre jusque-là ; au moins, le menu est-il princier ?

— Mais... je le crois ;... en tous cas, je donnerai des ordres pour que vous soyez bien traité.

— Voilà qui va bien, capé dé Dious ! Quand on arrive de l'un des premiers hôtels de Marseille, on a le droit d'être difficile ; votre maison m'a fait de l'œil, et j'ai voulu vous donner la préférence.

— Très flatté, mon cher monsieur. Vous allez être conduit à votre chambre.

Le soir venu, le nouvel arrivé s'assit sans façon à table, à côté de la comtesse, une vraie grande dame, comme on sait, et lui dit sans ambages :

— Votre soupe est bien fade.

La comtesse, qui était dans le jeu, et qui, elle aussi, aimait à rire, lui répliqua :

— Si vous voulez du poivre, c'est bien simple. Epicez-vous tout à votre aise.

— Bagasse ! je vous dis que ce potage manquera toujours de montant.

Puis il se mit aussitôt à critiquer vertement les vins en racontant qu'il s'y connaissait comme pas un, puisqu'il était courtier en vins et en spiritueux.

— Tant mieux, répliqua le comte, puisque vous êtes représentant de commerce, nous ferons des affaires ensemble.

— Sandiou ! je l'espère, et dès demain nous causerons à ce sujet.

Là-dessus, le citoyen de la Cannebière se leva, affectant une allure invraisemblable de vulgarité et de sans-gêne, et s'enfuit se coucher, saluant à peine les convives.

Il n'était pas plutôt parti, que la comtesse de Castellane dit à son mari :

— Je ne vous fais pas compliment de vos compatriotes. Heureusement que tous les Marseillais ne sont pas comme celui-là.

Le lendemain matin, l'hôte de M. de Castellane réclama sa note au patron.

— Vous devez dix francs, répondit le comte.

— Allons, je vois que vous êtes raisonnable ; vous pouvez être sûr que je serai l'un de vos clients et que je vous enverrai de mes amis ; seulement, ne soyez pas si avare d'épices : votre cuisine ne gratte pas assez le gosier.

Puis, se transformant de ton et d'allures avec une surprenante habileté de comédien :

— Monsieur le comte de Castellane, dit-il, vous m'auriez certainement refusé votre porte si je m'étais présenté devant vous en donnant mon véritable nom ?

— Que signifie cette comédie ! s'écria le comte ; ne seriez-vous pas représentant de commerce ?

— Oui et non.

— Expliquez-vous, monsieur.

— Voici : je fais de grosses affaires et je voyage, en effet, pour une Compagnie dans laquelle il faut que vous consentiez à entrer comme actionnaire.

— Vous moquez-vous de moi ?

— Pas le moins du monde ; seulement, vous préférez immobiliser vos fonds dans vos châteaux. Vos mines de l'Estérel sont improductives, tout cela n'est pas sage. Bien mieux feriez-vous de venir à nous et de vous associer pour les travaux du port de la Joliette.

Et aussitôt le soi-disant représentant se lança dans la description de l'affaire à grand fracas de paroles ; et le comte, qui l'écoutait, surpris, reconnut alors, dans le courtier dont il avait espéré se moquer, le banquier Mirès.

Ceci prouve que Jules Mirès fut un grand comédien ; s'il ne fût mort trop jeune, il se serait ruiné et il aurait pu prendre un engagement au théâtre des Variétés. Car cette histoire n'est pas un conte. Il avait joué son jeu

avec beaucoup de désinvolture, au point que tout le monde s'était trouvé dupe du personnage.

De toute la fortune de Mirès il n'est rien resté, non plus que de celle de Millaud, son célèbre camarade argentier. Ils ont eu un instant les Tuileries chez eux, et leur hôtel a dépassé en luxe celui de la comtesse de Castellane ; mais tout cela ne fut qu'un feu de paille.

Mirès avait dit de sa fille : « Notre fille sera princesse. »

Oui, elle fut princesse, pour verser toutes les larmes de la déchéance.

Il serait d'ailleurs injuste de ne pas reconnaître que la fille de Mirès, devenue princesse de Polignac, fut autant princesse qu'une autre. Je crois bien qu'elle se promène aujourd'hui sur le port de la Joliette, où les Marseillais de la Cannebière devraient élever un buste à Mirès, qui a été un bon fils pour sa ville natale. Mais, pourquoi le prince de Polignac est-il mort si tôt ? Celui-là fut un capi-

taine sans peur et sans reproche, tout à la fois soldat et poète. On avait, en 1830, chassé son père des Tuileries. En 1848, il pénétra dans le château, non pas pour prendre la revanche de son père, mais pour mettre de l'ordre dans le désordre révolutionnaire. A lui tout seul, il eut raison de tous les coquins qui étaient venus là pour le pillage en se montrant tête haute, l'épée à la main. Exemple à suivre !

III

Le banquier Millaud fut moins malin que Mirès. Il s'emparait aussi du gros lot, mais il dénouait les cordons de sa bourse avec plus de désinvolture. En outre, il aimait les arts, non pas pour faire sonner ses écus, mais parce qu'il se connaissait en tableaux et en marbres. Il affectait même de ne jamais causer

d'affaires, sinon dans les grands jours de hausse ou de baisse. Il avait commencé par les infiniment petits, mais il arriva bientôt à ne tenter que les affaires fabuleuses. Il nous dit, un jour, à Saint-Victor et à moi, qu'il allait faire un coup de maître et qu'il nous donnerait bientôt la croix de Jérusalem, parce qu'il rêvait d'acheter l'île de Chypre. Oui, pas plus que cela; vous voyez d'ici tous les clients de Millaud portant leur croix !

Quelques jours après, c'était en 1856, il achetait le Parc aux Princes à raison de cinq francs le mètre. C'était pour rien, car c'est bien le parc le plus charmant des alentours de Paris. Il le revendit dix francs à la Compagnie des Champs-Élysées, qui commença à bâtir sur une grande échelle dans cette solitude boisée et chantante, voisine du Bois de Boulogne. On mit tout en œuvre par des hôtels élégants pour entraîner les Parisiens jusque-là; mais le Parisien ne va jamais où on l'appelle. Les chercheurs de poétique solitude

aiment mieux se perdre plus loin dans des sites sans caractère. La Compagnie des Champs-Élysées avait eu le guignon de prendre pour directeur un coquin d'Outre-Manche qui divisa le parc en mille parcelles, et qui joua le tout au lansquenet, ce qui jeta pour longtemps un crêpe de deuil sur ce paradis retrouvé.

Ce fut là que le comte Kaszick se bâtit un hôtel de deux à trois cent mille francs, au voisinage de madame Pradier, de madame la comtesse de Loynes et quelques autres amies de la villégiature dans Paris même, devant le parc de M. de Rothschild. Le comte de Kaszick ne jouit pas longtemps de son hôtel. Un jour qu'on y faisait la fête, il eut le malheur de mettre sur un guéridon des jeux de cartes. Bien mal lui en prit, car il joua. Ce Polonais fameux avait déjà perdu sa fortune plusieurs fois, toujours par les cartes.

Il arrivait d'un exil en Sibérie avec cent mille francs dans ses poches. Il perdit bien

vite les cent mille francs. Il voulut jouer encore.

— Et l'enjeu ? dit celui qui lui avait gagné les cent mille francs.

— L'enjeu ! Je suis connu, je vous joue mon hôtel ; vous ne pouvez pas me refuser cette revanche.

— Ça va, dit le gagnant, après avoir jeté un coup d'œil sur les salons dont l'architecture le charmait.

On joua donc l'hôtel. Ce fut bientôt fait, le Kaszick perdit encore. Il demanda sa revanche.

— Et l'enjeu ? dit bien haut l'insatiable gagnant.

— L'enjeu ! Je vous joue le mobilier contre vingt-cinq mille francs, car j'ai perdu l'hôtel, mais non pas le mobilier.

On donna raison à ce pauvre Kaszick. Il n'attendit pas longtemps la perte de son mobilier.

— Ce n'est pas tout, reprit-il, j'ai deux tableaux de Fragonard et deux tableaux de

Boucher. Je les joue contre cinquante mille francs.

Les tableaux étaient fort beaux. Il perdit encore la partie. Pas une émotion n'avait passé sur son visage.

— Comme dernier enjeu, dit-il à son terrible partenaire, voilà mes tapisseries des Gobelins; elles me coûtent soixante mille francs. Je vous les joue contre cinquante mille francs.

— A vos ordres, mais vous allez perdre.

— Tant mieux pour vous.

On joua ce dernier coup, tout aussi fatal que les autres au comte de Kaszick.

— Si j'étais à votre place, savez-vous ce que je ferais? lui dit un de ses amis. La Seine est tout près d'ici : j'irais me jeter à l'eau.

— Mon cher, vous n'êtes pas brave; j'en ai vu bien d'autres, moi qui ai été condamné à mort et exilé en Sibérie parce que je m'étais rappelé que j'étais Polonais.

Et il se mit à chanter la *Varsoviennne*.

VII

HENRI MURGER BATTU ET CONTENT

I

Henri Murger n'était ni épique, ni théâtral; rien en lui n'indiquait le chef de la bohème. Il ne se mettait jamais en avant, mais il dominait ses camarades par son esprit original. Vrai gamin de Paris littéraire, il était la ressource des journaux moqueurs : *le Corsaire*, *le Figaro*, *le Journal pour rire*. On aurait dû recueillir ses sarcasmes. Il lui arriva quelquefois de faire le beau parmi les grisettes, les dernières grisettes; mais le plus souvent